

COMPTES RENDUS

---

COMPTE RENDU DE LA CONFÉRENCE ORGANISÉE  
PAR L'ASSOCIATION HAMAZKAÏNE POUR LA  
CULTURE ET L'ÉDUCATION (LIBAN) ET LA FONDATION  
CALOUSTE GULBENKIAN (LISBONNE)

La vision créative post-génocide, entre mémoire,  
art et demande de restitution

**Hratch Tokatlian**

IESAV, Université Saint-Joseph de Beyrouth

**Mots-clés** | Cinéma – histoire – génocide – mémoire – diaspora arménienne.

## La vision créative post génocide : Mémoire, art et revendications.

À l'occasion du cent septième anniversaire du génocide arménien, l'association éducative et culturelle arménienne Hamazkaïne a lancé le 21 mai 2022 des groupes de réflexion se déroulant à l'orphelinat arménien « Bird's Nest » de Byblos (Jbeil). En présence de plus de cent trente jeunes étudiants universitaires et professionnels, quatorze académiciens et chercheurs ont présenté leurs travaux et recherches sur la mémoire arménienne post-génocide à travers l'art et la littérature lors de la conférence intitulée « *La vision créative post-génocide : Entre mémoire, art et revendications* ».

Shaghig Hovsepien de l'association Hamazkaïne<sup>1</sup> et le Père Baruyr Chernezian du Catholicossat Arménien de la grande maison de Cilicie ont inauguré la journée par un mot de bienvenue et ont évoqué l'importance de cette conférence, le symbolisme des lieux (l'orphelinat du Near East Relief de Byblos<sup>2</sup>) et la production culturelle après l'exode et les massacres. Mlle Hovsepien a élaboré les objectifs attendus de la conférence en soulignant notamment le développement de l'esprit critique auprès de la jeunesse arménienne d'aujourd'hui. Le Père Chernezian a développé le concept de l'identité arménienne dans le contexte de la diaspora, l'importance de l'héritage de la culture millénaire en danger de disparition dans le sillage de l'anglicisation et la mondialisation. Les deux intervenants ont abordé l'expérience traumatique du génocide et l'importance d'une résistance intellectuelle dans les communautés arméniennes de la diaspora. Cette conférence serait une manifestation qui dépasserait le cadre académique pour atteindre un public désireux d'entrer en contact avec la culture et l'héritage arméniens.

La journée d'études sur « *La vision créative post-génocidaire* » était organisée autour de quatre tables rondes, chacune réunissant trois experts de différentes disciplines. Chaque intervenant a pris la parole pour présenter au public son champ d'étude. À la fin de chaque table ronde, un modérateur animait une séance de questions-réponse.

Dr Ara Sanjian historien et chercheur à l'université de Michigan à Dearborn, ainsi que M Ghady Rahbani, auteur-compositeur, ont respectivement inauguré les panels et les discussions en mettant l'accent sur l'aspect commémoratif d'un anniversaire tragique, d'une part, et sur l'importance de l'intégration arménienne dans les fondements de l'identité culturelle libanaise, d'autre part.

---

1- Hamazkaïne ou officiellement Association éducative et culturelle arménienne Hamazkaïne est une association pan-arménienne de la diaspora. Elle est établie le 28 mai 1928 au Caire, Égypte.

2- Bird's Nest à Byblos (Jbeil, Liban) était un orphelinat construit par le Near East Relief pour héberger les orphelins arméniens qui avaient échappé au génocide de 1915. Il a accueilli des générations d'enfants arméniens.

Dans son discours inaugural, le Professeur Sanjian a souligné l'importance de l'acte de commémoration. Anthropologues, sociologues ainsi qu'historiens étudient jusqu'à nos jours les actes commémoratifs comme sujet d'intérêt afin de mieux comprendre les événements du passé. L'acte commémoratif se manifeste de plusieurs manières notamment à travers des événements culturels, des monuments commémoratifs, des musées, des archives privés ou gouvernementaux. Ces manifestations commémoratives prennent la forme d'œuvres littéraires, d'études académiques, de créations artistiques et d'autres formes. Ces actes de mémoire ont leur importance dans la communication de la conscience collective des peuples. Selon Dr Sanjian, nous remarquons une volonté politique en observant les parrainages de ces manifestations qui prennent parfois des dimensions idéologiques.

Dans un contexte occidental, les organismes gouvernementaux et non gouvernementaux accordent une priorité aux discours de pacification entre les populations à travers le monde. Ces organismes condamnent souvent les guerres, les conflits, les oppressions des droits de l'homme et nous retrouvons dans leurs discours la recherche d'une paix, d'une justice perdue et souvent la prévention d'actes guerriers éventuels. Cependant, la complexité des conflits et les discours nationaux viennent dans leur rivalité créer de nouvelles oppressions. L'analyse des commémorations du génocide arménien de 1915 est jusqu'aujourd'hui sujet d'étude d'historiens et de sociologues. L'extermination et l'exode du peuple arménien de ses terres ancestrales sont devenus un fantôme collectif et individuel qui hante chaque communauté et individu arménien, à travers la diaspora. La commémoration dans le cas arménien avait pris une tournure religieuse bien qu'organisée par les partis politiques dès les années vingt. Des services de requiem dans les églises en Europe de l'Est, en Roumanie, Bulgarie, étaient suivis de rencontres avec des intellectuels sympathisants de la cause arménienne afin d'établir des demandes adressées aux gouvernements européens pour qu'ils sanctionnent le gouvernement ottoman et appellent à l'arrêt des hostilités envers les Arméniens.

Dr Sanjian a notamment évoqué le cas d'un jeune historien de l'université Columbia de New York, Khatchig Mouradian, qui a retrouvé les traces d'une des premières commémorations par un cercle d'intellectuels arméniens de Paris, le 10 novembre 1917. Durant cette période, les nouvelles d'assassinats d'intellectuels arméniens comme Krikor Zohrab, Telgadintsi, Roupen Sevag, avaient fait les unes des journaux arméniens de la diaspora. Cependant, le sort d'écrivains, comme Yervant Odian, Yeroukhan, Roupen Zartarian, Siamanto ou Taniel Varoujan, reste inconnu. Durant la rencontre, des intellectuels arméniens, les poètes Arshag Tchobanian et Vahan Tékéyan ainsi que d'autres notables arméniens, avaient pris la parole pour se poser des questions sur les bouleversements des frontières de l'empire. Les communautés de la diaspora arménienne commémorent séparément, les pendaisons des vingt membres du

parti Henschakian de 1915, les révolutions de Van, de Ourfa, de Soueyda et du Mont Moussa, comme étant des anniversaires d'autodéfense arménienne. Ces commémorations sont devenues des initiatives régulières dans le calendrier de ces communautés. Dès la fin de la Première guerre mondiale, nous retrouvons des publications sur ces commémorations antérieures à la chute de l'empire ottoman. Selon Dr Sanjian, l'historiographie des commémorations du génocide se complète avec celle de la bataille d'Arara<sup>3</sup> menée par la légion d'orient de l'armée française plutôt connue sous le nom de la Légion arménienne. Nous retrouvons aussi des commémorations de la guerre d'indépendance, des batailles de mai 1918, ainsi que des mouvements d'autodéfense des régions de Marache, de Hadjin et d'Aynteb dans les années 1920-1921.

Le Professeur Sandjian a énuméré les différentes occasions des journées en souvenir dans les villes de Damas, Istanbul, Alep et Baghdad après la défaite des armées ottomanes. Cette tradition de commémorer la rafle des intellectuels du 24 avril perdurera jusqu'à l'entrée des forces Kémalistes à Istanbul en 1923. Cette période de prise de conscience, s'étalant de 1919 jusqu'octobre 1922, fut une période prospère pour les éditorialistes et journalistes arméniens d'Istanbul. Ces derniers avaient commencé un lourd travail de collecte de témoignages et mémoires de l'exode et de traduction d'articles de la presse étrangère en langue arménienne traitant le sujet de la grande catastrophe. Une première tentative fut lancée afin d'écrire l'historiographie du génocide à cette même période.

Cette tradition commémorative se manifeste également en Arménie indépendante à travers l'Église apostolique arménienne à Etchmiadzine. Le patriarche de tous les Arméniens Kévork V demande aux congrégations d'Erevan, de Bakou, de Karabagh (Artsakh) et de Tiflis (Tbilissi-Géorgie) de célébrer des messes de requiem (entre le 30 mars et le 12 avril) en mémoire des 760 intellectuels arméniens disparus à Istanbul en avril 1915. Il est indispensable de préciser que durant les premières années du régime soviétique jusqu'à la Seconde guerre mondiale, cette tradition de commémoration du 24 avril a été suspendue et plus tard interrompue par le régime bolchévique central afin de ne pas brouiller les relations entre l'URSS et la Turquie kémaliste.

Le professeur Sandjian a clôturé son intervention en évoquant le premier usage du mot « *génocide* » par l'éditorialiste Chavarche Missakian dans le journal de langue arménienne *Haratch*, publié à Paris le 9 décembre 1945.

---

3- En septembre 1918, sur le front palestinien, l'armée ottomane s'effondre devant le corps expéditionnaire britannique au Moyen-Orient, qui contient un contingent arménien commandé par un colonel français et des officiers français, ainsi que des officiers arméniens. Beaucoup d'Arméniens étaient des survivants de Musa Dagh, où les Arméniens avaient résisté aux massacres turcs pendant le génocide arménien. [5] La légion avait débarqué à Jaffa à la mi-septembre et était prête à participer à la dernière offensive britannique pour expulser les Ottomans de Palestine.

L'invité d'honneur de la journée, Monsieur Ghady Rahbani, a prononcé la deuxième intervention de la séance inaugurale. Le compositeur a retracé en arabe l'histoire de la création artistique au Liban avec l'arrivée et l'établissement des premières communautés arméniennes dans la région. En lien avec leur histoire tragique, M Rahbani a évoqué leur intégration dans la société libanaise après l'indépendance, énumérant les artistes d'origine arménienne qui ont contribué à la fondation de l'identité culturelle libanaise. Il a notamment illustré l'histoire des frères Rahbani<sup>4</sup> et leur collaboration avec des musiciens comme Alexan Mnakian, Boghos Gelalian, Stepan Emiyan, Onnig Surmélian et surtout Mihran Arslanian qui était à l'origine de la fondation de l'orchestre de l'armée libanaise.

La journée scientifique s'est organisée en quatre panels divisés en deux séances l'avant-midi et deux autres en fin de matinée. Le premier panel animé par le journaliste Christ Kheroyan, a abordé les thèmes suivants : la langue arménienne occidentale comme symbole de survie avec Dr Arda Jebejian, la littérature et le traumatisme collectif par Dr Armen Urneshlian et la comparaison de la production littéraire dans la diaspora entre la première et la troisième génération post-génocide par Anita Mouchoyan.

## La langue et la littérature

Dr Armen Urneshlian, enseignant à l'université Haigazian de Beyrouth, a résumé l'histoire et la place de la littérature arménienne occidentale à travers les œuvres de poètes, d'écrivains et d'intellectuels qui ont vécu l'exode, la misère et le traumatisme. Les allégories de serpent, de tigre et de chacal dans les poèmes de Vahan Tekeyan (1978-1945) illustrent son obsession pour les soldats turcs, la peur du bourreau et la terreur de la mort d'une nation entière qui crie au secours, au secours... (VT).

Selon Dr Urneshlian, nous trouvons des figures de style semblable dans l'œuvre de Hovannes Toumanyane (1869-1923) qui a écrit dans un de ses textes : « *L'homme cannibale est devenu homme assassin il y a des milliers d'années, l'homme assassin le restera longtemps de même...* » (HovT). Nous trouverons d'autres exemples de traumatisme chez Avedik Issahakian (1875-1957) qui demande d'« *amputer les becs des oiseaux en Avril, lorsque le printemps arrive ...* ».

Dans un autre contexte, le traumatisme psychologique est omniprésent dans l'œuvre de Antranig Dzarougian (1913-1989) qui raconte en prose la vie pénible de l'orphelinat dans « *Des hommes sans enfances* ». Dr Urneshlian continue en citant l'éditorialiste Vazken Shushanian (1903-1941) qui écrit « *...il fallait mourir*

---

4- Assi Rahbani (1923-1986) et Mansour Rahbani (1925-2009) étaient des frères libanais musiciens, compositeurs, auteurs-compositeurs, auteurs et dramaturges / dramaturges, surtout connus pour leur travail avec la chanteuse Fairuz, la femme d'Assi.

*plutôt que voir la nation s'éparpiller comme des oiseaux pourchassés à travers le monde... ».* Deux autres figures de la littérature arménienne post-génocide, Moushegh Ishkhan (1913-1990) et Vahé Oshagan (1922-2000), ont été évoqués par Dr Urneshlian. Ces deux écrivains ont notamment essayé de traduire le traumatisme dans le contexte de l'universalité de la souffrance et de l'incapacité à illustrer cette expérience du génocide à travers la littérature.

La deuxième intervention de la séance était celle de Mlle Anita Moutchoyan, enseignante à l'Université Haïgazian de Beyrouth. Moutchoyan a fait une comparaison entre la production littéraire arménienne de la première et de la troisième génération post-génocide. Dans un contexte diasporique, la littérature Arménienne est devenue multiple et diverse. La nouvelle génération d'auteurs a essayé de trouver une sorte « *...de dignité, d'identité et de sens... ».* Pour cette génération « *l'Arménie reste l'Arménie et partout ailleurs c'est une nouvelle Arménie... »* je cite. Moutchoyan a également mentionné les travaux de recherche de l'écrivain Lorne Shirinian qui évoque « *...l'empreinte de la perte de la patrie de la première génération et les retrouvailles de la patrie dans l'individu, dans chaque arménien, indépendamment de leur pays... l'identité qui se porte en soi, l'arménité.* » (LS).

Moutchoyan démontre cette notion d'arménité chez le romancier américain William Saroyan (1908-1981) en analysant le caractère de l'oncle Melik qui veut cultiver un grenadier dans le désert américain. Un deuxième exemple fut le cas de Peter Balakian (1951) dont l'œuvre reflète l'assimilation avec le souci de trouver la terre perdue ou la terre maison, le *homeland*. Balakian possède une histoire familiale confuse. Sa grand-mère, qui a subi les effets traumatiques de l'exode, devient une source de traumatisme pour l'écrivain qui découvre à travers elle l'histoire de sa famille. Moutchoyan conclut avec la notion de *postmemory* de Marianne Hirsch, désignant la relation entre une population qui a vécu un traumatisme collectif ou culturel et la génération d'après qui hérite ce traumatisme à travers les histoires, les images et les attitudes qui les entourent. C'est le cas de Peter Balakian qui par un simple poème sur sa grand-mère cuisinant une soupe illustre le temps restant et l'instant... précédant le génocide... (AM).

La troisième intervention du panel présentée par Dr. Arda Djébédjian s'intitule « *La langue Arménienne occidentale comme symbole de survie et de résilience* ». Dans une première partie, Dr Djébédjian a cité les cinq catégories de diaspora étudiées par les sociologues, elle a notamment développé le concept de la « *Diaspora martyre* » du fameux sociologue Robin Cohen, qui considère la diaspora arménienne comme une entité martyrisée, tout en expliquant ses caractéristiques. Djébédjian note les déplacements forcés des populations de leurs terres ancestrales, le désir collectif de retourner au pays d'origine, l'idéalisation de la patrie, la mémoire collective et la production culturelle comme les cinq piliers de la notion de « *Diaspora martyre* ».

En citant les travaux de recherches de Boyajian, K., & Grigorian, Djébédjian a évoqué les traumatismes des survivants du génocide, d'une population en dépression, mélancolie et qui a perdu la joie de vivre, surtout avec le négationnisme continu des bourreaux. Selon les sociologues Guarnizo et Landolt, cette catégorie de diaspora prend sa propre langue à bras le corps. Djébédjian a pris comme exemple la communauté arménienne au Liban, qui comptait en 1924 approximativement cent soixante-quinze mille personnes. Cette communauté a pu bénéficier des règlementations du mandat français pour obtenir le droit à la citoyenneté et le droit à la langue maternelle. Ce fut la raison principale de la pérennité de la culture arménienne à travers les commémorations, l'apprentissage de l'histoire et la préservation de l'identité. La première génération post-génocide s'est organisée autour d'églises, d'écoles, de presse écrite et d'associations de bienfaisance. L'intention était de se débarrasser de la langue turque, souvent utilisée comme langue courante. Cette première génération post-génocide échoua à se débarrasser de la langue Turque qui révélait le traumatisme du passé vécu. La langue Arménienne venait contrer, pour les aînés, l'intention d'éradication et de suppression projetée par les bourreaux. La préservation de la langue devenait un symbole de survie, celle de la conservation de la foi, de la cause arménienne et du lien entre la diaspora et l'Arménie ainsi que l'héritage culturel millénaire.

## La musique

Le deuxième panel, animé par le diacre Garen Yossoukianian, a traité le sujet de la musique arménienne. Les intervenants, Dr Sylvia Alajaji de l'université de Chicago, Dr Haïg Utujian de l'Université Charles de Prague et le chef de chœur M Zakar Kéchichian, ont respectivement développé le concept de l'exil en magnétophone, celui de la musique sacrée post-génocide ainsi que la vie musicale dans les foyers diasporiques.

Dr Sylvia Alajaji a entamé son intervention en s'interrogeant sur ce qu'est la musique arménienne, en s'adressant aux participants sur leur conception de la musique arménienne, leur perception de l'originalité et l'identité, l'arménité de cette musique dite arménienne. Dr Alajaji classe le concept de diaspora en deux catégories distinctes : une diaspora avec un d minuscule et une autre avec une majuscule. Selon l'intervenante, les différents pays, leurs lois et les traditions locales déterminent les circonstances de la perception de l'arménité. Dans un contexte d'exil et d'intégration, la notion du D majuscule s'avère impossible. Le pays d'origine représente le pays de l'exil, de la terre d'accueil, mais la notion de la patrie reste un pays utopique, imaginaire qui se dessine dans l'imaginaire (SA). Dr Alajaji interprète cette tension entre les deux catégories de diaspora/foyer en se basant sur ses recherches musicologiques auprès des populations arméniennes venant de l'empire ottoman vers Fresno, Los Angeles et New York. L'échantillonnage travaillé par la chercheuse consiste en l'analyse de la création,

la production et la réception musicale des populations arméniennes. Deux grands courants se dessinent du côté de New York avec une communauté venant de Beyrouth avant et durant la guerre civile libanaise et la population arménienne immigrée de l'Arménie vers la Californie. Souvent la musique arménienne est incarnée dans le personnage de Komitas (prêtre compositeur, ethnomusicologue). Dr Alajaji oppose l'histoire d'une cassette venant de Beyrouth à celle de la musique savante de Komitas. Cette bande magnétique ne comprenait pas la littérature écrite sur la musique arménienne, mais une compilation de Feyrouz, Johnny Cash, des Beatles, de Adis Harmandian et d'autres musiques populaires du monde qui accompagnaient les moments de joie dans notre famille. Ce mélange de souvenirs musicaux du pays d'exil a forgé une identité arménienne à notre famille, cette cassette a pu créer une appartenance, une identité propre d'une diaspora en d minuscule bien que les artistes mentionnés ci-dessus n'ont aucun lien avec la culture musicale arménienne.

Le chef d'orchestre et musicologue Dr. Haig Utidjian a divisé son intervention en deux grandes parties. La perte du patrimoine musical arménien suivant le génocide et les travaux de restitution des recherches pour retrouver, éditer et transmettre ce même patrimoine aux futures générations.

Dr Utidjian a traité la diversité des mélodies, l'abondance des manuscrits et leurs pertes et destructions dans les provinces arméniennes de l'empire ottoman. Utijian a notamment cité les travaux du scribe Pietro Bianchini qui avait traduit dès la fin du dix-neuvième siècle, les chants liturgiques de l'Église arménienne en notes musicales européennes. Ces travaux de transcription se trouvent jusqu'à nos jours auprès de la congrégation des Arméniens Mekhitaristes à Saint-Lazare à Venise.

D'autres travaux de déchiffrage ont été réalisés par l'évêque Zareh Aznavourian et Mgr. Oshagan Choloyan. Dr Utijian a retracé l'historique des personnes qui ont retravaillé les anciens systèmes de notation pour transcrire ces mélodies en notations modernes. Dr Utijian a notamment développé la musique liturgique à travers les transcriptions de Komitas en relevant les rares fragments de tout un patrimoine musical perdu à la suite du génocide. Le chef d'orchestre a qualifié d'historique, l'importance des chœurs d'église qui ont préservé la tradition liturgique à travers les rites ecclésiastiques. D'autre part, Utijian a revisité les éditions et les publications de ces chants canoniques en nommant les travaux d'érudits et de spécialistes de musique arménienne de Californie jusqu'à en France, en Danemark et Istanbul, qui réalisent jusqu'à nos jours ce travail de transmission.

La troisième intervention du panel autour de « *La vie musicale dans l'exil* » a été présentée par le chef choriste Zakar Kéchichian. En évoquant la culture et la tradition musicale dans l'exode, Kéchichian a expliqué la difficulté quotidienne des Arméniens de pouvoir maintenir leur langue maternelle. Il a surtout élaboré



le rôle des chorales dans la préservation de la langue arménienne parlée. Avec l'église, les associations culturelles ont pris pour mission de conserver la tradition musicale. L'Union générale de bienfaisance arménienne, l'association « Nor Serount », l'association « Hamazkaïne », ainsi que l'association culturelle « Tékéyan », ont été les initiateurs des formations de chorales dans la diaspora. En Arménie soviétique, l'état contribuait aux opéras, aux chorales et aux institutions culturelles et cela se faisait d'une manière professionnelle, contrairement aux pays de la diaspora, où les chefs choristes, les directeurs artistiques étaient plutôt des amateurs passionnés de musique, des autodidactes qui avaient pris comme mission la préservation de la tradition malgré les moyens modestes des associations, a souligné Kéchichian.

Dans un contexte libanais, Kéchichian est remonté à l'origine de la musique chorale au Liban en 1936 avec la première chorale polyphonique en langue arabe sous la direction de Parsegh Ganatchian<sup>5</sup>. Ce fut le cas aussi de Hagop Uvézian et par la suite des œuvres de Bach, Händel qui ont été dirigées par Dikran Kassouni. Kéchichian a notamment tracé une parallèle entre la volonté de conserver la tradition musicale polyphonique et l'investissement des associations arméniennes dans l'art de la chorale. À la suite d'une étude récente en Arménie, quatre-vingt-cinq personnages ont été recensés dans la culture musicale libanaise jusqu'en 1968. Kéchichian a conclu son intervention en survolant la chanson populaire arménienne qui, parallèlement aux concerts, accompagnait la vie quotidienne des Arméniens en déduisant que tout ce qu'on entend en arménien n'est pas nécessairement d'origine arménienne. Ce sont les conditions naturelles des pays de l'exode et celles des pays d'accueil, ces mélanges et fusions qui créent cette nouvelle musique populaire arménienne.

## Scène et écran

Le troisième panel modéré par Kayané Madzounian traitait le sujet du théâtre et du cinéma. Les intervenants étaient le critique d'art Dr Movses Herguélian qui a résumé la commémoration à travers l'art des couleurs et des formes, le metteur en scène Vatché Adrouni qui a traité le sujet du génocide comme sujet théâtral et Hratch Tokatlian qui a dressé un état des lieux du sujet du génocide à travers des questionnements sur le médium cinéma.

La première intervention par Movses Herguélian a traité les thèmes des massacres en allant aux origines de ces thématiques. Il cita le cas d'Ivan Aïvazovsky<sup>6</sup> qui, à travers ses peintures, illustre les massacres des Arméniens de Trabison et

---

5- Parsegh Ganatchian était un compositeur, chef d'orchestre et activiste socioculturel arménien. Il est surtout connu pour son rôle dans l'arrangement de la musique de Մեր հայրենիք (Notre Patrie), l'hymne national arménien.

6- Ivan Aïvazovsky est un peintre russe d'origine arménienne. C'est un des maîtres de la peinture de marine qui a marqué l'histoire et les périodes romantiques et réalistes de l'art russe.

l'explosion du grand navire turc ou celui de Vartkes Soureniants qui lui aussi consacre des peintures d'histoire aux massacres des Arméniens. Aïvazovsky, qui avait obtenu des médailles de reconnaissance des trois sultanes ottomane, jette ces récompenses à la suite des massacres des Arméniens de Trabison. Herguélian considère ce geste de « *happening* » en projetant au présent ce qu'on qualifie de nos jours d'« *art conceptuel* ».

La majorité des artistes qui ont survécu au génocide ont traité dans leurs œuvres la thématique du génocide. Les œuvres de ces artistes peuvent être considérées comme documentaires, essentiellement parce qu'elles émanent de témoins oculaires. Herguélian cite Archile Gorky, Levon Tutundjian, Edgar Chahine, Carzou et d'autres en évoquant les cas de Ashot Zoryan et de Jean Tarpinian qui étant enfants ont pris la fuite de la machine de turquisation. Dr Herguélian dresse la longue liste des artistes plasticiens de la deuxième génération qui ont eu leur notoriété dans leur pays d'accueil, Jansem, Guv, Guvder, Paul Guiragossian, Zaven Khedeshian... Une profonde tristesse traumatique accompagnée de thèmes révolutionnaires et d'injustice marquent les œuvres de ces artistes. La violence, les lamentations ou le sentiment de vengeance ne figurent presque jamais dans les œuvres des artistes de la deuxième génération. La force de création chez ces artistes émane principalement d'une recherche de beauté dans la souffrance. Cette beauté prend forme dans la souffrance, l'agonie et le déchirement chez Gorky et la misère de l'exode sous les yeux de bourreaux turcs chez Jansem. Herguélian a complété la liste avec des artistes qui ont peint l'exil, la souffrance, la destruction et l'espoir à travers les œuvres de Guiragossian, Khoren Der Harootian, Arto Chakmakjian.

Le metteur en scène Vatché Adrouni a questionné la terminologie du « *génocide* » et a exprimé son désaccord quant au caractère racial et ethnique de l'extermination qui donne une tournure morale des événements. Adrouni a proposé de remplacer le terme génocide par une tournure arménienne de « *Nationocide* » en s'adressant aux historiens présents.

Vatché Adrouni a recensé plus que trois cents œuvres théâtrales parlant du génocide et qui sont mises en scène dans deux cents villes différentes dans trente-huit pays. Ce chiffre est représentatif du lien entre les événements tragiques et la nécessité de raconter l'histoire sur scène. À la suite des spoliations des minorités et des massacres hamidiens de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, le gouvernement central a interdit d'évoquer les événements dans les provinces arméniennes à travers des contrôles dans les écoles et églises sur le territoire anatolien. La censure systématique était faite sur la presse de langue arménienne venant d'Istanbul. Le théâtre a eu sa part de censure à travers l'interdiction de mots comme arménien, Arménie. Un comité nommé par la Sublime Porte avait pour mission la censure des mots, des caractères et parfois des pièces de théâtre tout entières. Les metteurs en scènes et les acteurs arméniens utilisaient souvent des Invocations

« *dualar* » improvisées pour contourner la censure et critiquer les répressions de l'état. Ces invocations se faisaient parfois durant les actes sous forme de divertissement entre deux caractères qui improvisaient une situation. Adrouni décrit une autre catégorie d'invocations inscrites sur des éléments de décors des pièces mises en scène. Ce fut le cas des noms de régions où la répression du pouvoir devenait de plus en plus agressive, on lisait « *Mouch* », « *Zeitoun* », « *Sassoun* »<sup>7</sup>, etc. Ces invocations-messages rendaient le spectacle plus attractif et participatif en poussant le public à une réflexion sur leurs conditions sociales. Dans la troisième intervention du panel, Hratch Tokatlian, chargé d'enseignement à l'Institut d'études scéniques et audiovisuelles (USJ), a donné un aperçu du traitement cinématographique du génocide arménien. En parcourant les dix étapes d'un génocide d'après un essai du chercheur Gregory Stanton<sup>8</sup>, Tokatlian a élaboré les principales difficultés de la représentation du génocide arménien, soit en film documentaire ou de fiction. L'imprescriptibilité de l'acte génocidaire rend sa représentation complexe et problématique. La diversité diasporique rend souvent les films inaccessibles à des publics hétérogènes. La vision et le positionnement politique ou idéologique des réalisateurs vis-à-vis du sujet arménien, les problèmes de production, de distribution, ainsi que d'autres difficultés logistiques rendent cette catégorie de film peu nombreuse.

L'intervenant a notamment évoqué la vision des réalisateurs arméniens sur le sujet du génocide, le manque d'objectivité et l'utilisation excessive des stéréotypes qui souvent dépassent les limites de la représentation. Une littérature abondante existe sur le génocide arménien, en revanche les témoignages et l'histoire orale tentent de remplacer cette littérature. Tokatlian décortique cinq décennies de production cinématographique en accordant une importance particulière aux films mémoires, aux problèmes de financement, de production et de distribution à travers la diaspora. Dans un autre volet, Tokatlian a traité les grandes thématiques que les réalisateurs ont essayé de mettre en image comme l'identité arménienne, la vengeance ou la lutte armée, les orphelins, les missionnaires, les justes-turcs et les revendications.

## Les institutions de la diaspora et la vie communautaire

Le modérateur M Krikor Alozian a entamé son mot de bienvenue en introduisant les trois intervenants du panel : Monsieur Levon Sharoyan, écrivain journaliste qui a présenté ses « *Réflexions post génocide dans la presse écrite* », Mme Shaghig Kandaharian, professeur en éducation traitant les institutions éducationnelles de la diaspora et la préservation de l'identité, ainsi que M Hrag Avédanian, qui a abordé le sujet de « *La reconstruction d'une patrie, l'expérience arménienne au Liban* ».

---

7- Villages Arméniens d'Anatolie résistants les autorités ottomanes.

8- Gregory Stanton est actuellement professeur de recherche en études et prévention du génocide à l'Université George Mason en Virginie, aux États-Unis, et président de Génocide Watch, une organisation visant à prédire, prévenir, arrêter et punir l'acte de génocide et d'autres formes d'atrocités de masse.

Levon Sharoyan a entamé par ses réflexions sur la presse arménienne dans les années suivant le génocide, les idées, les opinions, les lignes éditoriales. Il a limité sa relecture de la presse entre 1918 et 1923, date de la création de la République Turque. Les événements historiques qui se succèdent durant ces cinq années ont eu une influence décisive sur le destin des Arméniens de la diaspora. L'enchaînement de ces événements à la suite des massacres de 1915, la spoliation des biens et les épurations ethniques de la population arménienne de l'Anatolie, les mouvements de résistances jusqu'à l'indépendance de l'Arménie en 1918 jusqu'au traité de Sèvres en 1920 et par la suite celui de Lausanne en 1923 ont été abondamment traités dans les journaux arméniens de l'époque.

Levon Sharoyan s'est concentré sur trois journaux dont « *Djagadamard* » de Constantinople, sonnette d'Arménie « *Gotchnag* » de New York et le mensuel « *Pazmaveb* » des pères Mekhitaristes de Venise.

Le quotidien « *Azadamard* », appartenant à la Fédération Révolutionnaire Arménienne et dirigé par Roupen Zartarian, avait continué sa parution après l'armistice jusqu'à l'arrivée des troupes kémalistes à Constantinople. L'équipe éditoriale constituée par les intellectuels Chavarche Missakian, Hagop Choloyan et Kourken Mekhitarian a été dans l'obligation de prendre la fuite et de laisser un jeune journaliste, Manoug Arslanian, à la tête du quotidien. Avec l'arrivée de Mustafa Kémal au pouvoir, le quotidien sera interdit à deux reprises et Arslanian devra changer le nom du quotidien. « *Azadamard* »<sup>9</sup> deviendra « *Marmara* » et persistera jusqu'en 1926 en changeant de nom une seconde fois, devenant « *Aztarar* »<sup>10</sup>. Sharoyan revisite quelques articles dans lesquels on retrouve la continuation de la politique ségrégationniste de la nouvelle république envers les populations arméniennes, comme l'interdiction de passage dans certaines régions de Constantinople, les empêchant ainsi de retourner dans les provinces d'origines, notamment pour récupérer les biens délaissés durant la guerre. Sharoyan explique à travers des exemples de la presse arménienne, la politique de dépossession des biens mobiliers et immobiliers de l'ensemble de la population rescapée des provinces. Un second exemple de loi datant de 1926 et publié dans le journal « *Marmara* » : l'entrée à Izmir est interdite aux Arméniens pour éviter la reformation de micro-communautés ethniques dans la ville, sachant que Izmir fut la deuxième ville de la renaissance littéraire arménienne occidentale après Constantinople.

En évoquant le cas du mensuel arménologique « *Pazmaveb* » de Venise, Sharoyan a montré l'importance des éditoriaux du père mekhitariste Gabriel Nahabédian de la période 1918-1924, qui traite notamment du destin des populations arméniennes de Turquie et celles d'Arménie. Dans les éditoriaux de Nahabédian, nous retrouvons la désolation envers les Alliés qui ont laissé les Arméniens à leur

9- *Azadamard* ou Ազատամարտ: lutte pour la liberté.

10- *Aztarar* ou Ազդարար: Lanceur d'alerte

propre sort et la désolation de l'absence d'unité entre les factions militantes arméniennes. Le père mekhitariste qualifie dès 1918 l'Arménie indépendante de prison pour la population arménienne condamnée à mort par sa géographie.

Le troisième exemple évoqué par Sharoyan concerne un journal à caractère religieux évangélique « *Sonnette d'Arménie* ». Nous retrouvons plusieurs éditoriaux et articles sur le traité de Lausanne et surtout sur le dépeuplement des Arméniens de la Cilicie et l'organisation Milli initiée et organisée par Mustafa Kémal dans les six anciennes provinces arméniennes d'Anatolie pour reprendre le projet raciste des Ittihadistes (CUP), la Turquie pour les Turcs.

Dans son allocution, Shaghig Kandaharian a dressé un bilan des institutions éducatives qui ont été à l'origine de la conservation de la langue et de la culture arménienne à travers la diaspora. Kandaharian a notamment parlé des critères académiques, des libertés et des circonstances de ces enseignements, du cas des écoles qui ont pris pour vision l'éducation des générations futures et la sauvegarde de l'identité nationale. Kandaharian a fait l'historique de l'école arménienne des années 1920 au Moyen-Orient. Selon ses propos, l'école arménienne a eu pour mission la transmission de la mémoire collective. Ainsi cette mémoire comporte le traumatisme collectif vécu suite au génocide. Les institutions éducatives ont enseigné « *la grande catastrophe* », l'exode, la littérature et l'histoire arménienne, ainsi que les périples des anciennes générations, pour justifier l'importance de l'identité nationale et la présence des Arméniens dans les pays d'accueil.

Dans un autre registre, Shaghig Kandaharian a traité les questions d'intégration et d'assimilation des générations arméniennes. L'éducatrice a insisté sur l'importance de la prise de conscience de l'appartenance ethnique et celle de l'identité nationale dans le processus d'intégration dans les communautés locales. Malgré les barrières linguistiques, la première génération a perçu l'importance de la participation à la vie culturelle, politique et communautaire des pays d'accueil.

Dans un contexte de mondialisation et d'uniformisation des individus, Kandaharian a souligné l'importance du caractère national de l'individu, son appartenance à un passé, ses connaissances historiques, sa culture nationale qui est une richesse en soi pour dépasser et renier l'acte génocidaire.

Le dernier intervenant Hrag Avedanian a entamé son exposé avec quelques strophes du poète Vahé Oshagan : *La diaspora est partout et nulle part, malédiction ou bénédiction, où que nous soyons, pour n'importe quelle cause qu'on soit en vie, qu'on soit avant-garde dans n'importe quelle bataille, pour notre cause, en secret, soyons professionnels, artistes...* (V.O. 1987).

Le souci de créer une patrie loin de la patrie originelle a pris différentes formes dépendant des pays d'accueil. Avédanian a pris l'exemple libanais pour contextualiser la thématique de la journée d'étude. L'intervenant a illustré ses propos à travers un triangle diasporique, soit : la mémoire, l'art et la revendication. Les institutions éducatives, ecclésiastiques, politiques et culturelles n'ont pas de but en soi, elles sont interdépendantes et complémentaires dans leurs rôles. L'intervenant a notamment évoqué les différentes circonstances des formations des communautés diasporiques, comme la transformation des camps de réfugiés en quartiers commerciaux et leur appellation par les noms des villes et régions du pays d'origine. C'est le cas du village Anjar dans la vallée de la Békaa. Avédanian a traité de musées arméniens qui sont plutôt des lieux d'histoire, de mémoire et de commémorations.

En concluant ses propos, Avédanian a repris les mots du poète en laissant à l'audience de choisir : *La diaspora est partout et nulle part, est-elle une malédiction ou une bénédiction ?*

La journée d'étude a été clôturée par une discussion ouverte et une table ronde avec le journaliste Armen Abdalian qui a résumé les grandes idées traitées durant les panels. Les participants ont eu l'occasion de poser des questions aux intervenants. À la suite des discussions, les conférenciers ainsi que le public ont été invités à une visite guidée au musée « *Aram Bezikian* » des orphelins du génocide arméniens à Jbeil-Byblos.